

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Eugène DEVAUD

Une âme d'étudiant :
P. Gratry (Suite) / A. N

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 201-205

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

UNE ÂME D'ÉTUDIANT

(Suite)

III

Gratry venait de se « dévouer » à la vérité. Mais cette vérité ne se « réalisait » pas dans une religion quelconque. De religions, il ne connaissait que le catholicisme. Et de ce catholicisme, que savait-il ? Ses parents, sans être hostiles, se tenaient éloignés de toute pratique religieuse. Ses professeurs et ses camarades ne se lassaient pas de répéter leur mépris pour l'Eglise que représentait alors dans l'Université Mgr. de Frayssinous ministre de l'instruction publique. « Je vivais dans un tel milieu que, depuis vingt ans, je n'avais, je crois, parlé une seule fois à un prêtre ou à un chrétien. Tous les prêtres continuaient à m'inspirer le plus profond mépris et le langage dévot ordinaire le dégoût le plus insondable. Jamais je ne mettais le pied dans une église, et, un jour, comme premier de la rhétorique, ayant dû adresser un compliment, très modéré d'ailleurs, en vers latins, à Mgr. de Quélen archevêque de Paris, qui visitait le collège Henri IV, je m'en repentis ensuite comme d'une lâcheté. » Aussi bien, avec quel dédain parlait-il des prêtres et de leurs prédications. Un ami qui l'exhortait un jour à se faire catholique s'attira cette réponse indignée : « Mais enfin l'abrutissement de la superstition, l'éteignoir de toutes les lumières, le fer et le feu contre tous les esprits élevés, l'alliance avec tous les despotismes, l'insupportable laideur d'un culte décrépît, l'ignoble hypocrisie des faux dévots, ce n'est pas là sans doute ce que vous m'apportez ? »

L'année de rhétorique, commencée par cette nuit lumineuse, se termina sans que rien n'ait paru changé dans la

vie du jeune étudiant. Il continuait à travailler avec l'ardeur qu'il mettait à toute chose. Il ne se sentait ni meilleur, ni plus fort contre le mal. Son unique aspiration était d'occuper la première place au lycée et d'emporter quelques prix au concours général.

Cette ambition cependant ne tarda pas à lui devenir insuffisante. A quoi bon travailler, être riche, puissant et comblé de gloire ? « Quand je serai général, ministre, empereur et roi, que s'en suivrait-il pour mon bonheur ? » Sa vie lui parut lamentablement vide. Il se dit, un jour, en se penchant sur sa fenêtre : « Je ne me jetterai certainement pas par cette fenêtre ; mais si quelqu'un venait m'y jeter par surprise, il me rendrait un grand service ». Son intelligence elle aussi ne tarda pas à se sentir désemparée. Il commença de juger ses camarades et ses professeurs, de sonder le vide de leurs phrases et l'inanité de leurs raisonnements. « J'étais assommé de la niaiserie et de la froideur des conversations. J'avais des nausées en entendant les banalités vides de sens, les absurdes préjugés que quelques gens répétaient toujours dans les mêmes termes et du même son. » Il commença aussi de juger les autorités qu'ils invoquaient, et tout spécialement le XVIII^e siècle et, dans le XVIII^e siècle, Voltaire. « Un jour, je fus intérieurement saisi d'enthousiasme en reconnaissant, avec évidence, avec une certitude triomphante, que moi, pauvre écolier de dix-huit ans, j'avais plus de sagesse, plus de philosophie, plus d'amour et même plus de connaissance de la vérité que Voltaire. C'était vrai. Ce jour-là je foulais au pied cette idole avec transport ; je me sentis libre, libre de ce joug ou plutôt de ce bât honteux et ridicule que portait la foule imbécile. » Et, tout naturellement, il passa de Voltaire à Bossuet. « Quand je lisais dans Bossuet : *Vanité des vanités* et *Tout est vanité*, je comprenais cela, je crois, mieux que Salomon. Et quand il ajoutait : « Tout est vanité, sauf l'aveu de sa vanité et servir Dieu », je tressaillais à l'espoir de quelque sublime

exception à l'universelle vanité, mais je ne comprenais en rien ce que voulait dire *servir Dieu*, le mot, pour moi, n'avait point de sens. » Mais ce mot, comme toute sa vie elle-même, n'allait pas tarder à avoir le sens qu'il cherchait.

IV

Une année venait de s'écouler depuis la nuit mémorable où il s'était consacré à la vérité, sentie, mais non encore entrevue. Il commençait la classe de philosophie. Un jeune homme s'installa, sur ces entrefaites, dans sa pension comme maître d'étude. Gratry se sentit attiré vers lui dès la première entrevue, parce que, durant la conversation, « il n'avait pas dit une seule sottise, ni proféré une seule parole banale ». Peu de jours suffirent pour lier leurs âmes, et, un soir, Gratry se hasarda de lui demander à quoi il se destinait : « Je veux vivre sur mer pendant quelques années. — Et pourquoi faire ? — Je vous expliquerai cela un autre jour ; il faut que j'aïlle à l'étude. Aujourd'hui, un seul mot : je veux exposer ma vie, en face de Dieu et vivre en sa présence pendant la tempête, au milieu du désert de l'océan. Au reste, j'ai consacré ma vie au service de Jésus-Christ. » Et il laissa Gratry dans la stupéfaction. « C'était la première fois de ma vie que j'entendais prononcer avec foi, avec intelligence et avec fermeté le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ ». Le jeune homme s'appelait Latrèche ; il se fit prêtre et contiua d'être un apôtre enthousiaste du Christ, — d'un enthousiasme qui sentait, ici du moins, son romantisme ; Chateaubriand avait passé par là.

Deux jours plus tard, en une conversation vibrante, il développait sa conception du christianisme et de la vie chrétienne. Ce langage, tout en étonnant Gratry, ne laissait pas de répondre merveilleusement aux aspirations de son cœur, à son généreux besoin de dévouement et d'action. « Mon cher, il faut devenir un apôtre de la vérité et de la

justice... Il faut tout sacrifier, envoyer promener le barreau, la tribune, le comptoir et le reste et vivre comme un homme en face de Dieu seul et pour le bien de l'humanité... Il faut montrer aux hommes la vérité et les rendre meilleurs... Aimer Dieu par dessus toute chose et tous les hommes comme soi-même pour l'amour de Dieu, consacrer sa vie à cela seul, est-ce aller au hasard et suivre une religion douteuse ? Jésus-Christ est-il, oui ou non, le chef, le maître et le modèle qui ont vécu ou qui vivront ainsi ? A-t-il vécu, a-t-il parlé, est-il mort, oui ou non, pour ouvrir aux hommes le chemin ? » Gratry protestait qu'il ne demandait pas mieux que de suivre ce chemin, mais qu'il ne croyait pas. « Que puis-je ? Que dois-je faire ?

Il faut, avant toute chose, nous purifier, nous confesser. La lumière et l'amour n'habitent que dans un cœur pur. *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu.* Et il est dit ailleurs dans la Bible : *La sagesse n'habitera point dans un cœur corrompu par le péché.* »

Et il continua longtemps sur ce ton. Il lui montra que les longues et savantes démonstrations n'aboutiraient qu'à une perte inutile de temps. Qu'il agisse pour croire, et que tout d'abord, il purifie son âme par la confession, la lumière viendra à son heure. Et tout d'abord, et immédiatement, priez. « Quand j'aurai quitté votre chambre, mettez-vous à genoux, ici, à cette même place. Elevez réellement vers Dieu tout votre cœur et tout votre esprit ; demandez-lui ardemment la vérité ».

« Lorsqu'il m'eut quitté, je me mis à genoux à cette même place qu'il m'avait montrée. Je criai vers mon Père. C'était comme un écho du grand cri de l'année précédente. Je pressentis la liaison de ces deux prières, de ces deux soirées et de ces deux voix, l'une intérieure qui m'avait préparé et qui m'avait laissé un germe dans le sein, l'autre, extérieure, qui venait appeler le germe à la lumière.

« Dieu parle. Il parle toujours. Et quand on prie sincèrement

et ardemment, il faut être athée ou absurde pour penser qu'il ne répond pas. Il ne nous dit pas des mots, mais il effectue en nous ce qu'il veut. Après ma prière, je me mis au lit et m'endormis sans savoir quel en serait l'effet. Mais, le lendemain, sans la plus petite hésitation, mon premier acte fut de sortir pour chercher une église et un prêtre ».

Gratry était chrétien.

Alfred NELLO